

Fiodor

Suzanne Myre

Numéro 113, printemps 2007

Trente ans

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/14149ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Myre, S. (2007). Fiodor. *Moebius*, (113), 111–118.

SUZANNE MYRE

Fiodor

Jusqu'à l'aube de ses trente ans, Iouri Benoît arborait l'allure de ces humains qui paraissent destinés aux oubliettes de l'anonymat. Mis à part son prénom, caprice de sa mère qui avait lu *Chatouny* de Iouri Mamleïev quelques jours avant la naissance de son petit garçon, il semblait condamné à l'absence d'originalité. Elle avait aimé ce récit simple et efficace où il est question d'un assassin, désaxé sexuel aux préoccupations métaphysiques vivant dans un monde glauque, peuplé de gens à la cervelle éventée. Elle s'était dit, avec la naïveté de celles à qui le romanesque donne une seconde vie et qui confondent la réalité avec l'onirique, qu'en baptisant son enfant du prénom d'un grand auteur dissident dans la Russie du XX^e siècle, son petit aurait un destin extraordinaire. Si la théorie consistant à baptiser un enfant d'un nom singulier peut suffire à lui prédire une vie hors du commun était vraie, Iouri, hélas, n'en apportait pas la preuve. Son insignifiance était telle que dès la sortie du ventre de sa mère, il n'émit qu'un petit miaou au lieu du cri de protestation familial, de cette sorte d'exhortation qui nous donne la certitude qu'il s'agit d'un bébé bien en vie, mécontent mais vivant. Déjà, il démontrait une faiblesse de caractère propre à ceux à qui l'on prête, alors qu'ils sont encore un point sombre flottant dans la cavité abdominale, un destin digne des plus grands. Tu veux que je sois un médecin sans frontières, un écrivain prolifique et bon vendeur, un militant pro-quelque chose ? Je serai commis d'épicerie, préposé à l'entretien ménager, au mieux une sorte de tyran frisé et laid.

Hormis frisé et laid, Iouri ne fut rien de tout cela. Il tâta l'informatique de façon molle et désintéressée, coucha avec quelques filles banales qui mimaient l'orgasme, couvait encore dans la maison maternelle à l'âge de vingt-neuf ans et vécut jusque-là en se posant de rares questions mais en répondant à la seule qu'on lui posait sans arrêt : d'où lui venait donc ce prénom exotique qui chatouillait les amygdales quand on le prononçait ?

Un jour pluvieux, trente-six heures précédant son trentième anniversaire – et ce jour a ceci de spécial qu'il fit chanceler son existence en suspension –, alors qu'il se trouvait chez Lydia, une fille lubrique qu'il fréquentait seulement les jours de pluie, il trouva une copie de *Chatouny*.

— Tu lis ce bouquin ? Tu lis, toi ?

— Oui, je lis, moi. Je sais lire, figure-toi donc. Je l'ai commencé et il m'emmerde. C'est plein de timbrés là-dedans, de meurtriers et d'idiots et j'y comprends rien. Je vais le rendre à la bibliothèque, ce soir.

— Je peux te l'emprunter ? Je le retournerai moi-même.

— Bien sûr. Mais n'oublie pas, j'ai pas les moyens de payer une amende, j'attends d'ailleurs mon chèque qui n'arrive pas. Tu as envie de faire quelque chose ?

Faire « quelque chose » équivalait pour Lydia à une fellation, un cunnilingus ou un soixante-neuf. Étant en chômage, elle ne pensait qu'à cela, faire l'amour étant pour elle une activité lucrative, en termes de satisfaction personnelle. Iouri s'exécutait de façon mécanique, sans y mettre aucune âme – il n'en mettait d'ailleurs dans rien – mais cela semblait importer peu pour Lydia, dont les miaulements exagérés cassaient les oreilles de Iouri et témoignaient d'une vulgarité frisant le ridicule.

— Non, pas aujourd'hui. J'ai envie de faire quelque chose de spécial pour clore ma vingtaine.

— Comme quoi ?

— Lire un livre, celui-ci, peut-être. Je tiens mon prénom de celui de l'auteur, faudrait bien que je voie de quoi il s'agit.

— Voyons donc, tu ne lis jamais, à se demander si tu connais ton alphabet. Tu penses que lire ce truc va chan-

ger ta vie ? Tu as donc envie de t'embêter à ce point avant d'avoir trente ans ? Viens donc par ici, j'ai mieux pour toi.

D'une main, elle commença à tripoter les boutons de son pantalon avec ses doigts boudinés – Iouri ne portait que des jeans à boutons, en souvenir du jour où il s'était coincé la peau du pénis dans la fermeture éclair – et de l'autre, elle pinça à mort le bout de son mamelon sensible. Il poussa un cri de douleur et repoussa Lydia qui tomba sur ses grosses fesses en forme de champignons.

— Aie ! qu'est-ce que tu fais, idiotte ?

— Tu aimes ça, d'habitude.

— Pas aujourd'hui. Il est temps que je fasse quelque chose de ma vie, et ça ne se passera pas ici avec toi. Tu n'es qu'une nymphomane sans aucune vergogne.

— Et toi, de la vergogne, tu en as, je suppose ? Tu risques de détester ce livre, car il est plein de gens sans vergogne comme moi, comme nous. Pas surprenant que ta mère t'ait appelé du nom de cet auteur de merde. Fous le camp, va faire ta vie, si tu sais ce que ça signifie, avoir une vie. Tu vas avoir trente ans et tu ne sais même pas où est le point G.

— Ah, parce que tu le sais, toi ?

— Non, mais tu aurais pu essayer de le trouver, au moins ! Tu ne sais qu'épeler jusqu'à F comme dans « fourrer », espèce de nul !

Iouri quitta le petit deux et demie de Lydia en emportant le livre. Il est vrai qu'il dut se chamailler avec elle pour le lui arracher des mains et accepter de se laisser faire une fellation, la dernière, se dit-il en se forçant à éjaculer le plus vite possible pour échapper à ses ventouses buccales et à son regard de poule pondeuse. Quand il passa le seuil de la porte, il se demanda pourquoi il n'était tout simplement pas allé emprunter le livre à une autre succursale d'une bibliothèque publique.

Lydia n'avait pas tort, Iouri n'avait jamais réussi à terminer un roman de sa vie, en contre-réaction à sa mère qui ambitionnait de tapisser les murs de leur maison de livres. Elle n'avait de vie que par la lecture, s'abreuvant d'histoires plus inspirantes que la sienne. Il y avait des livres partout, jusque dans les armoires de la cuisine, là où auraient dû se trouver le gruau et le sucre. Sa pauvre mère

était le plus souvent déconnectée, et cela convenait à Iouri. Ainsi, elle ne se rendait pas compte qu'un fils de trente ans qui colle encore aux jupes de sa mère ne présage rien de bon, et Iouri n'avait aucune envie de pourvoir à ses propres besoins. Son maigre salaire de vendeur dans une boutique d'informatique n'aurait pas suffi. Ce qu'il voulait, c'était mettre assez d'argent de côté et s'acheter une Subaru Empreza bleu métallique pour parader dans les rues de son quartier et impressionner les voisins qui jugeaient d'un air méprisant ce gringalet attardé qui profitait de la bonté de sa mère, cette auguste femme qui allait tous les dimanches à l'église, un missel collé sous son nez tout le long de la cérémonie. Ce qu'ils ne savaient pas, c'est que ce missel n'avait de saint que la couverture qui cachait un roman d'aventure ou à l'eau de rose loin d'être bénite.

C'est en fouillant dans la lingerie de sa mère ce soir-là, à la recherche d'une petite culotte assez jolie pour couvrir son oreiller qu'il découvrit, tout gondolé et décati, le *Chatouny* à qui il devait son prénom. Il décida de se plonger dans la lecture de cet exemplaire symbolique plutôt que dans celle du livre de Lydia et jeta celui-ci à la poubelle. Qu'elle s'arrange avec l'amende !

Il lisait lentement, aussi passa-t-il les trente-six heures suivantes à s'imprégner du personnage primitif et sauvage de Fiodor Sonnov, qui tue avec un sang-froid admirable et déjeune près de ses cadavres en leur racontant sa vie pathétique. Il compatit avec ce pauvre bougre et fut touché par les autres protagonistes, tous des malheureux sans méninges dont les vies misérables lui rappelaient un peu la sienne. Lentement, avec la sournoiserie d'une kleptomane, une idée s'infiltra dans son esprit. Elle vola ce qui restait de sensé en son cœur et grandit jusque dans la nuit, alors qu'il rêvait qu'il était Fiodor. Un songe plus grand que nature dans lequel Iouri s'abandonna et s'identifia totalement. L'âme perdue de Fiodor Sonnov tapie dans les replis de son inconscient, Iouri Benoît aborda ses trente ans.

— Joyeux anniversaire, mon petit Iouri !

Sa mère s'obstinait encore à l'appeler « mon petit », malgré son âge et ses cinq pieds dix. Et à croire que les

gâteaux roses couverts de rosettes blanches à la crème l'enthousiasmaient. Néanmoins, il la remercia en déposant un baiser sur sa joue douce et, pour une dernière fois, fleura la bonne crème Nivea dont elle s'enduisait jusqu' autour des oreilles. Il se servit une part gargantuesque de ce gâteau fait maison en regardant les membres de sa maman se détendre sur le sol. Il l'avait entendue, à l'aube, confectionner en faisant le moins de bruit possible cet étalage de pâte et de crème savoureuse et il ne put empêcher le petit gars en lui de s'émoustiller tandis qu'il avalait tout rond l'amalgame sucré juste à point de bons ingrédients blancs et roses. Tout comme Fiodor, il se découvrait bon appétit ainsi accompagné d'un cadavre bien frais reposant à côté de lui. Il espérait que sa mère n'avait pas trop souffert quand il l'avait doucement étranglée pendant qu'elle s'affairait à laver la vaisselle – il avait judicieusement attendu qu'elle fût sur le point de terminer ; le bruit du dernier chaudron qu'elle essuyait et avait laissé tomber sur le carrelage avait résonné au point de lui donner un acouphène. Il espérait que ce tintement désagréable ne soit pas imprimé dans son crâne. Enfin, elle ne l'appellerait plus « mon petit », ni Iouri ni quoi que ce soit d'autre et il pourrait enfin devenir qui il était vraiment. Il rangea ce qui restait du gâteau au frigo et entreprit de ranger sa mère dans l'énorme congélateur au sous-sol, avec le bouquin qu'elle était en train de lire, *Le silence des agneaux*. Pauvre maman, elle ne l'aura jamais terminé. Aussi le déposa-t-il tendrement entre ses mains jointes sur sa poitrine tachée de sang noir. Elle pourrait le terminer à temps perdu.

Sa trentaine commençait de façon fracassante. Finie la vingtaine molle et sans consistance. Il allait se débarrasser de tout ce qui encombrait son existence pénible et blafarde. Il pensa appeler Lydia, éprouvant un goût de sexe cru au souvenir de Pacha, un autre personnage baroque du livre qui escalade frénétiquement sa femme enceinte – étrangement prénommée, elle aussi, Lydia – au point de trucider le fœtus qu'elle porte en elle en lui perforant la fontanelle avec sa queue démesurée.

Auparavant, pris d'un souci de coquetterie irrépressible, il enfila la culotte la plus coquette de sa mère et par-

tit magasiner. Il lui fallait un pantalon en gros velours côtelés, comme celui d'Aaron Eckart dans le film *Possession* qu'il avait visionné avec Lydia quelques semaines plus tôt après un soixante-neuf raté. « Ce que ce type est beau, ce qu'il a du style, pourquoi tu ne t'habilles pas comme lui, il est chou, je le sucerais sur-le-champ ! » En tant que Iouri, il ne lui était jamais apparu important de cultiver une apparence particulière, mais en tant que Fiodor, il lui fallait un genre spécial, viril, et celui d'Aaron lui apparaissait approprié, d'autant plus qu'il imaginait Fiodor également vêtu d'un pantalon fabriqué à partir d'un tissu frustré comme le velours côtelé. Le Village des Guenilleurs s'avérait l'endroit idéal pour sa quête. Malheureusement, ils semblaient à court de pantalons en velours côtelé et, après avoir essayé une dizaine de pantalons à côtes étroites, après avoir engueulé une vendeuse innocente – il n'avait jamais gueulé après personne, il découvrait là l'ivresse de cette prise de pouvoir – et après avoir repris son sang-froid, il décida de se brancher sur un modèle à jambes larges d'un magnifique drabe royal en concluant avec humilité que pour commencer, un velours à côtes étroites ferait l'affaire. Quand il se sentirait aguerri, il pourrait passer au velours largement côtelé et la paire parfaite lui tomberait sûrement dessus sans qu'il ait à la chercher. Ainsi vont les choses quand on se laisse guider par le destin qui est le nôtre. Pour compléter le portrait Aaronesque-Fiodorien, il dénicha un t-shirt mou Dex qu'il pourrait faire dépasser d'un tricot, comme celui d'Aaron. Il en trouva un qui lui parut parfait, une confection Point Zéro Nicole Benesti duquel le t-shirt mou émergeait par le bas d'un pouce et demi, du pur Aaron Eckart. Il se laisserait pousser une barbe de trois jours qu'il entretiendrait minutieusement et le portrait serait parfait, encore mieux s'il se faisait faire quelques mèches pour décolorer sa chevelure brune et lui donner quelques reflets blonds. Il s'échauffait en accumulant les achats et les idées. Jamais il n'aurait cru que sa vie prendrait un tel tournant, qu'en lisant ce livre il deviendrait aussi radicalement maître de son destin.

En sortant du magasin, un gros type barbu le heurta avec son ventre proéminent et Iouri lui envoya un direct

en plein dedans. Hier encore, il se serait excusé de l'avoir bousculé même s'il n'était pas en faute, se positionnant en victime. Il se sentait enfin la maturité et la musculature nécessaires pour faire la différence. Il ne se laisserait plus marcher sur les pieds, foi de Fiodor.

La maison lui parut vide quand il pénétra dans le living-room. Dans son ancienne vie, un arôme de soupe chaude se serait échappé d'une marmite en fonte et un bol de potage ainsi que du pain frais l'attendraient sur la table de la cuisine, servi avec amour par sa maman. Elle l'avait traité comme un petit d'homme jusqu'à la toute fin. Là, dans le vide viscéral de l'antré maternel, il devait se conduire comme l'homme qu'il était devenu. Il ouvrit une conserve de soupe Chunky « avec plus de bœuf » et la mangea sans même la chauffer. À quoi bon perdre du temps ? Il enfila ses nouveaux vêtements par-dessus la petite culotte blanche brodée de fleurs roses et sentit sa testostérone monter et gonfler son pantalon. Il ouvrit *Chatouny* à la page 42, laissant le hasard le guider. «... Fiodor était pour elle l'absurdité personnifiée : "Il ne mange que la nuit et tue les gens comme ça, pour rien", se disait-elle avec attendrissement. Légèrement portée sur le sexe, elle trouvait pour se satisfaire les méthodes les plus diverses, normales ou pathologiques... » Bandé par-dessus la tête, Iouri composa le numéro de Lydia. Elle le comprendrait, il en était certain, ils étaient tissés avec la même fibre, comment ne l'avait-il pas perçue auparavant ? Mais, chose incongrue, elle n'avait pas compris le livre. Peu importe la manière, il l'aiderait à s'ouvrir l'esprit. Esprit, il n'avait jamais évoqué ce mot auparavant... Il se sentait ému.

— C'est la première fois que tu m'invites chez toi. Ta maman chérie n'est pas là à te faire manger à la cuillère ?

Lydia plissait son petit nez porcine en zieutant par-dessus l'épaule de Iouri. Se promenant avec précaution dans le petit salon propre, elle effleura le plastique qui recouvrait le canapé de style Louis XIX, impeccable. La mère de Iouri tenait à préserver les choses. En fait, tout était recouvert de housses, de couvertures, de napperons, de dentelles. Iouri pensa que la bienséance eut été d'envelopper le corps de sa mère de la doudoune dans laquelle elle ai-

mait lire, une fois bien installée dans le congélateur. C'était ce qu'elle aurait désiré. Il faudrait qu'il voit à cela, plus tard.

— Ne parle pas de ma mère comme ça, tu ne la connais même pas. Ma mère est une femme admirable, elle m'a élevé toute seule et je n'ai manqué de rien. Mon père par contre... si je le trouve, je le tue, le salaud. Je lui ouvre la tête avec une hache, je l'éventre, je lui fais manger sa merde.

— Wow! Je ne te reconnais plus. Ta voix, ce ton, tu m'excites. Et ces vêtements, ils me rappellent quelque chose, quelqu'un, mais qui? Tu as une allure... mâle. Viens que je te fasse une pipe, allez, ne fais pas celui qui n'en a pas envie, je sais que oui. Ce sera mon cadeau pour tes trente ans.

— Tout à l'heure, on va descendre d'abord, ma mère... Attends-toi à recevoir un petit choc.

Le résultat surpassa les espérances de Iouri. Non seulement Lydia éprouva-t-elle le petit choc prévu mais son excitation sexuelle en fut décuplée. Elle referma la porte du congélateur, troublée devant ce potentiel qu'elle ignorait en Iouri, se déshabilla en une seconde et étala ses chairs généreuses sur le meuble frais et immaculé. Les jambes ouvertes dans un angle rappelant le grand écart d'une gymnaste, elle gémit quand Iouri s'inséra en elle et elle jouit rapidement. Cette fois, elle ne miaula pas mais poussa de tels rugissements que Iouri sut qu'il avait atteint la fameuse lettre G. Son propre orgasme le catapulta hors de sa tête; il vit du sang, des corps mutilés et des mets somptueux présentés sur ces corps et il brailla en se frappant les pectoraux: « Je suis Fiodor, je suis Fiodor! » Lydia reprit ses esprits et eut à peine le temps de couiner « Quoi? Tu es qui? » en apercevant avec inquiétude le visage écarlate de Iouri. Toujours un peu lente, elle comprit, trop tard, qu'elle venait de jouir sur son propre tombeau. Et la lame pénétra son corps si sensuellement qu'elle eut le sentiment, au moment de rendre l'âme, d'avoir joui une autre fois.